



AU MILIEU DES ACADIENS EN 1864

UN CIMETIÈRE ACADIEN



Sur le versant occidental d'un petit promontoire, que baignent les eaux de l'Atlantique, est assis le village de Saint-Michel de Tasket, avec son antique chapelle et ses maisonnettes également blanchies par l'âge, qui, au premier abord, se dessinent dans la distance comme un groupe d'îlots au milieu des flots.

Ce cap ou promontoire, que la carte désigne comme la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Ecosse, forme l'extrémité d'une langue de terre assez spacieuse, mais de peu d'élévation, dont il semble entièrement déaché, mais à laquelle il se relie néanmoins de trois côtés. Au nord, est une plaine inculte sur laquelle ne croissent que quelques sapins rabougris ; à droite, le village, avec ses maisons blanches disséminées, sans régularité apparente, tout le long du rivage, au milieu des échafauds et des embarcations de pêche qui l'encombrent ; à votre gauche, est une côte inabordable, hérissée de crans et d'énormes roches en falaises sur lesquelles la mer, refoulée par les vents du large, vient sans cesse se heurter avec fracas. Du côté du midi, c'est l'océan à perte de vue, roulant ses eaux, tantôt agitées, tantôt calmes, dans des cavités profondes que la mer a creusées au pied du rocher.

Accoudé au promontoire, presque au-dessous de ces longues liasses de fenne suspendues à son sommet, ce coin de terre déserte que rien n'entoure et que seule la croix de bois qui le domine ombrage au soleil couchant, c'est le cimetière du village, — un cimetière acadien dans toute sa simplicité rustique, et tel qu'il existait encore, lorsqu'en 1864,

j'ai visité pour la première fois cette terre de l'ancienne Acadie à laquelle se rattache une page si touchante de l'histoire. Cette retraite de la mort est ce qu'on pourrait appeler, figurativement parlant, un cimetière en pleine mer. D'épaisses couches de plantes marines que la mer a déposées sur ses bords l'abritent contre la fureur des eaux. On y arrive en faisant le tour du promontoire. Du côté du village, on ne peut y atteindre que par eau, quoique la distance ne soit que de quelques cents verges. C'est qu'il n'y a pas de chemin praticable, au pied des roches, de ce côté-là du cap, et en été, les Acadiens de Saint-Michel de Tasket se servent d'une de ces barges avec lesquelles ils font la pêche pour transporter leurs morts à leur dernière demeure.

Isolés dans la mort comme dans la vie du reste du monde, c'est là où ces paisibles Acadiens vont dormir leur dernier sommeil, au bruit confus des vents et des flots, comme si le murmure constant de ces deux éléments avec lesquels ils ont eu à lutter toute leur vie prêtait un charme pour eux à l'idée de la mort. Après tout, quelle asperité peut avoir le trépas pour ces bonnes gens dont la foi en un monde meilleur n'a jamais chancelé, et dont l'ambition durant la vie a su se borner à si peu de choses ?

D'jà vingt années de révolues depuis que je suis passé à Saint-Michel de Tasket, et malgré ce laps de temps et la distance qui m'en sépare aujourd'hui, je garde encore en souvenance ce cimetière acadien, au bord de la mer, dans lequel je suis entré il y a vingt ans passés, au déclin d'un beau jour, alors que le murmure des vagues, se mariant au bruit des vents, éveillait en mon âme une pensée d'autant plus en harmonie avec le lieu où je me trouvais alors, que cette pensée j'étais venu la cueillir au milieu des tombeaux.

Ah ! j'ai vu les marbres et les granits élevés sur la poussière des grands et des puissants de la terre. J'ai lu les inscriptions en lettres d'or qui

proclament aux vivants le néant de leur sot orgueil, et je m'en suis éloigné, l'âme attristée. Mais je me suis également agenouillé sur le tertre de chaume qui recouvre la tombe de l'humble villageois acadien, et je m'en suis relevé le cœur ému.

O simplicité heureuse de la vie obscure, qui ne requiert dans la mort que le souvenir du cœur, et pour toute inscription qu'un retour de la pensée vers celui qui n'est plus !

Ici, point de monuments ; point de ces superbes colonnes qui élèvent leurs têtes altières jaques dans les nues ; point de pierres funéraires. La croix identique, unique symbole du salut ; la Grande Croix de bois, au centre du cimetière, comme partout ailleurs ; de simples planches en bois ; une fleur printannière que des mains amies renouvellent au retour de la belle saison ; de longues files de croix noires portant pour toute épitaphe : " Pierre un tel, décédé à l'âge de 75 ans. Priez pour lui " " Angélique une telle, âgée de 18 ans. Priez pour elle. " " Joseph fils d'André... Priez pour lui, " et voilà tout. Rien de plus. Aucune inscription dont je sache ne faisait mention que celui-ci fut l'époux d'une telle, ou celle-là l'épouse d'un tel.

Toutes ces spécifications leur paraissent sans doute superflues. Chez eux, le souvenir de ceux qui ne sont plus ne se perd pas et reste vivant dans leur mémoire, tout comme s'ils étaient encore au milieu d'eux. Seulement, lorsque les inscriptions se détériorent, ou que les croix tombent de vétusté, on les remplace par des nouvelles. Comme je faisais observer un jour à celui qui m'accompagnait que nombre de tombes n'avaient ni planches, ni croix pour indiquer qui reposait là. " Cela ne veut rien dire, me dit-il. Personne ici n'ignore l'endroit où reposent les cendres de ses devanciers, et chaque enfant du village peut vous indiquer du doigt la tombe de chacun. "

J'ai dit que dans ce cimetière rustique aucune inscription ne narrait plus que le nom et l'âge de chacun. Je me trompe ; car ma pensée se reporte en ce moment sur une terre fraîchement remuée à l'angle du cimetière. C'était la tombe d'une enfant de quelques cinq ou six ans, et que je n'eusse probablement pas observée plus attentivement qu'aucune autre, si ce n'eût été pour une vitre incrustée dans l'unique planche de bois qui, comme d'ordinaire, faisait tout son monument.

Sous cette vitre, sur une feuille de papier se lisait le nom et l'âge de la petite, avec une élégie des plus touchantes, dans un langage qui n'était ni prose, ni poésie, mais bien la sublimité du sentiment dans toute la poésie du cœur, et qu'aucune plume ne saurait rendre.

Elle n'est plus l'enfant qui faisait notre joie, etc., etc.

J'enlevai la vitre qui recouvrait cette suave expression de l'amour maternel, et livré à mes propres émotions, j'y ajoutai, à l'aide d'un crayon, ces vers de Malherbe :

" Mais elle était du monde où les plus belles choses
" Ont le pire desin ;
" Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses ;
" L'espace d'un matin. "

Lorsque je visitai la côte d'Argyle pour la seconde fois en 1868, quatre ans après ma première visite, je me rendis au cimetière. La tombe de la petite Marie s'y voyait encore, mais l'élégie sous la vitre, de même que ce que j'y avais ajouté, ne se lisait plus, et la mère reposait à côté de sa fillette chérie.

Louis Dépit

Le jugement est la pierre d'assise de tout l'être moral. Si cette pierre n'est pas n'aplomb, ce que nous édifions par dessus croule tôt ou tard sur nous-mêmes. — Louis Dépit.